

Tenaces racines du racisme

Laurent Laplante

Numéro 125, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (2012). Tenaces racines du racisme. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (125), 50–53.

Tenaces racines du racisme



Illustration de Daniel Billon pour *La case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe, Deux coqs d'or, Paris, 1970. Avec les premières lueurs de l'aube apparaissent peu à peu les carrioles.

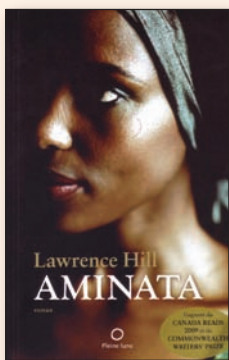


Par
Laurent Laplante*

A*minata*¹ est un vaste roman qui décrit la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e. Son chemin de croix laisse une traînée sanglante en Afrique de l'Ouest, aux États-Unis, en Nouvelle-Écosse, en Sierra Leone et en Angleterre. Au cœur du récit, une fillette, Aminata, capturée par des vendeurs d'esclaves et monnayée au gré de propriétaires partageant, à défaut d'une même nationalité, une commune inhumanité.

Dès le départ, Lawrence Hill veille à bien équiper Aminata. La fillette maîtrise le bambara et le peul, elle apprend de sa mère l'art des accoucheuses et la connaissance des herbes, elle sait les vertus de la lecture. Là-dessus se greffent la fierté et la détermination que donne le culte de la liberté. Le bagage, qui comblerait une vie normale, suffira pourtant à peine, tout à l'heure, à préserver en Aminata un souffle de vie. Ses talents de sage-femme précoce et d'interprète la

rendent utile dès l'horrible traversée de l'Atlantique. Cette utilité lui vaut un sursis et une certaine plus-value, mais ne la soustrait pas aux vexations, à la brutalité, au droit de cuissage d'un maître banalement cruel. Seule consolation, la présence occasionnelle de Chekura, un jeune homme croisé au cours de la traversée et qui la fécondera lors d'une de ses apparitions clandestines. La grossesse et la maternité déclencheront chez le propriétaire un surcroît de sadisme. On dérobera l'enfant d'Amanita pour le vendre, on la vendra elle-même à un autre maître. Le jour viendra où elle courra le risque de s'enfuir. Elle volettera d'espoir en rêve, prenant contact avec des abolitionnistes, mettant ses compétences à leur service, préparant d'autres Noirs au voyage vers une Nouvelle-Écosse présentée comme une terre plus égalitaire. Elle-même séduite par ce projet, Aminata émigrera en sol canadien et vivra, comme des centaines d'autres « loyalistes noirs », le plus cruel désen-



Je suis comme vous tous : arrivé en Nouvelle-Écosse il y a sept ans, j'attends toujours la terre qu'on m'a promise. Or, je suis fatigué d'attendre et je voudrais faire bouger les choses.

Aminata, p. 414.



À contre-courant de la tendance dominante, des chercheurs plaident en faveur de l'élimination du mot « race » et contestent le fait que l'on puisse attribuer à la « race » le statut de concept ou de catégorie analytique. Comme nous l'avons écrit ailleurs, nous nous situons dans cette perspective.

Racisme et antiracisme au Québec, p. 20.

Après le 11 septembre 2001, les infractions et les crimes haineux visant des musulmans et des personnes originaires du Moyen-Orient ou d'Asie du Sud se sont multipliés aux États-Unis

Racisme et antiracisme au Québec, p. 31.

La Commission européenne contre le racisme et l'intolérance souligne à juste titre qu'aucune définition du racisme, de la xénophobie, de l'antisémitisme, de l'intolérance n'est universellement acceptée.

Racisme et antiracisme au Québec, p. 10.

chantement. Le racisme règne là aussi, l'emploi est le fief des possédants blancs, le lynchage se banalise. L'espoir, jamais éteint, s'incarne dans un nouveau projet : celui des abolitionnistes qui prétendent créer en Sierra Leone une démocratie et la peupler d'anciens esclaves. Aminata y voit l'occasion de retrouver son village. Une fois encore, la déception est au poste. À Freeport, les négriers sont à l'œuvre et l'entreprise britannique pactise avec eux, au nom du réalisme. Une fois de plus, Aminata échappe à son carcan et gagne Londres : elle y intervient dans le débat politique sur l'abolition de la traite des esclaves.

Un récit troublant tant il décape les roueries grâce auxquelles l'être humain justifie aux yeux d'autrui et jusque devant sa propre conscience la commercialisation de ses semblables. En Caroline comme en Nouvelle-Écosse, en sol africain comme dans les palabres londoniens, le racisme réussit à mentir et à stériliser même les plus généreuses candeurs.

Le fouet claque plus rarement, mais la propension demeure de considérer comme inférieur tel ou tel groupe humain.

Sautons deux siècles et demandons-nous si le racisme a été éradiqué de nos pratiques et de nos réflexes. Micheline Labelle, dans *Racisme et antiracisme au Québec*², ne le croit pas. Preuves à l'appui, elle en débusque la sourde présence sous nos latitudes. « L'idéologie raciste, écrit-elle, se structure comme système perceptif essentialiste pour légitimer l'esclavage et le colonialisme ainsi que la domination dans les rapports sociaux. » Autrement dit,

l'abolition du commerce esclavagiste ne supprime pas les généralisations méprisantes dont les groupes vulnérables font les frais. Le fouet claque plus rarement, mais la propension demeure de considérer comme inférieur tel ou tel groupe humain.

Parler de minorités visibles expose au risque de généralisations *politically correct*, mais encore perverses.

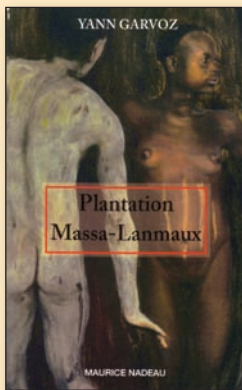
L'histoire, à certains égards, semble se répéter. Aujourd'hui comme hier, le sophisme masque les entêtements. Nos ancêtres furent assez astucieux pour distinguer savamment entre traite des esclaves et esclavage. Abolir l'esclavage par l'édiction d'une loi n'émancipait pas les esclaves : on ne les vendait plus, mais ils faisaient encore partie du cheptel. Hypocrisie qu'imitent notre époque si elle dissimule son racisme sous des oripeaux trompeurs et chers à la bonne conscience. Micheline Labelle, méfiante et avertie, multiplie les mises en garde. Parler de minorités visibles expose au risque de généralisations *politically correct*, mais encore perverses. L'épithète même de *raciste* perpétue peut-être une équivoque malsaine : puisqu'il n'y a pas de races, comment dénoncer le racisme sans réussir la quadrature du cercle ? « Force est de constater, insiste Micheline Labelle, que le discours scientifique, juridique et politique visant à analyser et à contrer le racisme se réfère encore largement à la notion de 'race' (à titre de mythe social ou de signe) et contribue inéluctablement, selon nous, à maintenir vivante l'idée qu'il existe des 'races', tout en ayant pour objectif de combattre le racisme. » Peu à envier au XIX^e siècle.

Il n'y a pas de race, mais des regards qui imputent des caractéristiques infamantes aux groupes fragiles.

On progresse quand même, si j'interprète fidèlement l'auteure, si, le plus souvent possible, on substitue au terme de « race » l'expression « groupes racialisés » ou une analogue. On fait alors comprendre, en effet, que c'est l'œil du groupe dominant qui dévalorise les collectivités vulnérables. Il n'y a pas de race, mais des regards qui imputent des caractéristiques infamantes aux groupes fragiles.

Le message de Micheline Labelle est celui de la vigilance. Même dans « les sociétés désireuses de reconnaître les rapports de domination issus du colonialisme », on peut se méprendre. « Le devoir de mémoire est d'ailleurs en forte tension avec les tentatives de réhabilitation des bienfaits de la mission civilisatrice de l'Occident. » Gare aussi aux pressions de la conjoncture. Ainsi, « les événements du 11 septembre 2001 sont perçus comme étant la principale cause de la recrudescence du racisme, particulièrement à l'égard des Arabes et des musulmans ».

... l'esclavage pousse à son paroxysme tout ce que conçoit de pire le sadisme tapi au fond de la nature humaine.



Yann Garvoz

PLANTATION MASSA-LANMAUX

Maurice Nadeau, Paris, 2011, 312 p. ; 39,95 \$

On ne parviendra jamais, semble-t-il, à épuiser l'horreur que suscite l'évocation de l'esclavage. On croit tout savoir de cette ignominie, puis, en lisant Yann Garvoz, on constate que, malgré tout, nous en demeurions aux contours imprécis du drame. Notre excuse, c'est peut-être que le pire échappe au regard pressé et distant, que l'impitoyable logique de l'esclavage perpète ses pires méfaits dans le secret des gestes et des consciences. Car ainsi surgit et s'impose l'intuition de Garvoz : l'esclavage pousse à son paroxysme tout ce que conçoit de pire le sadisme tapi au fond de la nature humaine.

Quand, en effet, un humain possède un autre humain aussi totalement qu'il le fait d'une chaise, tout devient bestialement possible, irrésistiblement pire que dans les sociétés où, malgré toutes les stratifications, quelque chose subsiste de la parenté entre humains. Le sadique abuse d'autrui, le sadique esclavagiste abolit la limite de l'écrasement.

Garvoz entreprend pourtant son récit en présentant Donatien comme un fervent du progrès social et humain. Acquis aux idées de Diderot, de Voltaire, de Condorcet, Donatien quitte en cœur tendre le Paris des Lumières et entreprend de gagner son père à une exploitation moins brutale de la plantation familiale de la Guadeloupe. Tâche ardue tant est enraciné le mépris des Blancs pour les esclaves noirs, tant on juge normal de les traiter en investissement périssable et remplaçable.

L'affrontement entre les deux philosophies dure pourtant assez peu. Donatien, qui n'obtient pas la main de celle qu'il aime, renonce du coup à ses projets de réforme et se rallie avec fougue au type de gestion qu'il combattait jusque-là. Du coup, l'esclavage montre la puissance de sa logique : la peine d'amour trouve dans ce monde contre-nature les plus odieux dérivatifs.

Le regard de Garvoz pénètre ainsi au plus intime et peut-être au plus redoutable de l'esclavagisme. Mieux que la plupart de ceux et celles qui ont décrit le sort des esclaves, Garvoz fait comprendre que rien n'échappe à la présence délétère de l'esclavage dans une société. Les planteurs sont salis, contaminés, viciés par l'esclavage. Hommes et femmes, blancs ou noirs, substituent à l'amour le rapport de force et subissent le règne universel du calcul et de la méfiance. Le fouet n'est que l'insuffisant symbole d'une société dont toutes les composantes sont soumises à l'exploitation et au sadisme.

Livre terrible où Garvoz, nourri de Sade et de Robespierre plus que de Saint-John Perse, ose une écriture puissante, crue, puissamment abrasive. L'esclavage y ravage tout. **NB**

Laurent Laplante

Les siècles passent, mais quelque chose d'inquiétant survit dans le cœur humain. **NB**

1. Lawrence Hill, *Aminata*, trad. de l'anglais par Carole Noël, Pleine lune, Montréal, 2011, 568 p. ; 32,95 \$.

2. Micheline Labelle, *Racisme et antiracisme au Québec, Discours et déclinaisons*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 2010, 198 p. ; 29 \$.

***Laurent Laplante**, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié quelque 25 ouvrages dont *La démocratie, entre utopie et squatteurs* (Multimondes, 2008) et *Par marée descendante* (Multimondes, 2009).

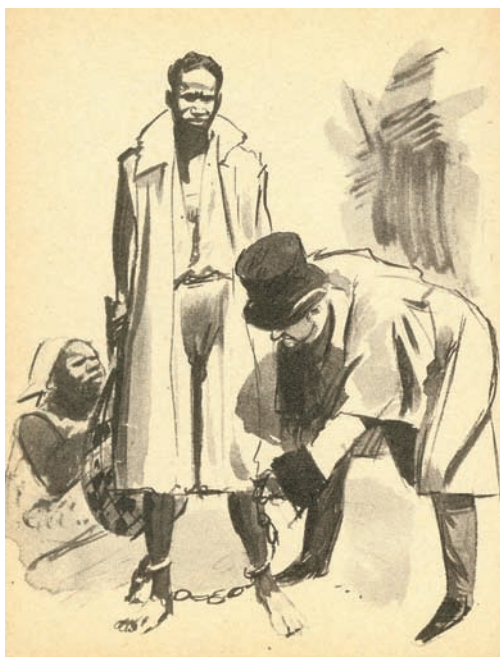


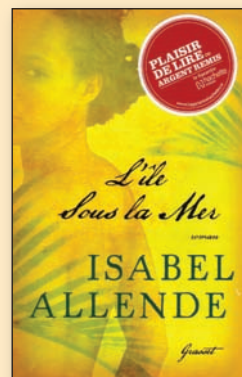
Illustration de Daniel Billon pour *La case de l'oncle Tom*.

Haley se mit en devoir d'en entourer les pieds de Tom.

... une des plus scandaleuses ignominies dont l'espèce humaine s'est montrée capable.

Isabel Allende
L'ÎLE SOUS LA MER

Trad. de l'espagnol par Nelly et Alex Lhermillier
Grasset, Paris, 2011, 528 p. ; 29,95 \$



Bien qu'officiellement discrédité et banni des mœurs modernes, l'esclavage continue de retenir l'attention des historiens et, plus encore, des romanciers. En se penchant avec compassion et colère sur la misère des Noirs soumis à l'arbitraire et au sadisme de leurs maîtres blancs, Isabel Allende nous force à regarder en face une des plus scandaleuses ignominies dont l'espèce humaine s'est montrée capable.

Le calvaire de la minuscule Tété débute en 1770 à Saint-Domingue. La fillette n'a que huit ans. Achetée par un planteur français fraîchement débarqué pour ranimer une exploitation de canne à sucre, l'enfant grandira dans l'asphyxie généralisée des aspirations à la liberté et à la dignité. Elle verra le fouet, la torture, le bûcher contenir de plus en plus malaisément la protestation des esclaves. L'enfant construit pourtant, prudemment, sa zone d'autonomie. Quand, pour se moquer d'elle, son maître lui demande si les Noirs sont aussi humains que les Blancs, elle esquivé d'abord la question : « Le maître a toujours raison ». Quand celui-ci prétend en conclure que, d'après elle, les Noirs ne sont pas tout à fait humains, elle le met finement en contradiction avec lui-même : « Un être qui n'est pas humain n'a pas d'opinion, maître ».

Soumise aux caprices du planteur blanc, Tété aura de lui des enfants au destin désespérant. La descendance des esclaves est un simple dividende dont le propriétaire dispose à son gré. Il lui est loisible de séparer l'enfant de sa mère, de le céder à qui lui plaît, d'en faire un otage. Des années durant, Tété cherchera à retrouver les siens et à leur obtenir l'émancipation.

En suivant son personnage de Saint-Domingue à La Nouvelle-Orléans, l'auteure montre à quel point l'Europe de l'époque se désintéressait de ses esclaves et légiférait à leur sujet sans s'assurer de la réaction des planteurs. Pendant que les colonies se morcelaient en clans rivaux – grands Blancs, affranchis, petits Blancs, Noirs... –, les métropoles se gargarisaient de déclarations pompeuses. Et l'esclavage, pourtant dénoncé par plusieurs, gagnait du terrain au lieu de reculer. « À l'origine, non seulement l'esclavage était interdit en Géorgie, de même que l'alcool et les avocats, mais on s'était rendu compte que le climat et la qualité du sol étaient idéals pour la culture du riz et du coton et l'on avait légalisé l'esclavage ».

L'acharnement des sociétés dites civilisées à perpétuer l'esclavage fut si répandu et intransigeant qu'il faut craindre sa renaissance sous mille formes. Ce livre nous le rappelle. **NB**

Laurent Laplante